

Chapitre I

Guillaume était intrigué, il était excessivement rare que la rumeur de la rue, n'envahisse pas sa petite chambre mansardée logée sous les combles de cet immeuble de la rue Dulong à Paris. Il regarda sa montre, 18 heures juste, marquaient les aiguilles qui formaient une ligne verticale sur le cadran. A cette heure en général nombre de travailleurs empruntaient la voie pour regagner leur domicile, et les moteurs des voitures ne se gênaient pas pour envoyer leurs décibels dans l'atmosphère ! Il se pencha à la fenêtre pour voir ce qui se passait, mais la pente du toit le séparant de la gouttière était trop large, et l'empêchait de distinguer convenablement l'ensemble de la rue. Au risque de perdre l'équilibre, il enjamba la barre d'appui, et se tenant d'une main à ce fragile support, il aperçut au bout de la rue un encombrement formé par quatre voitures nez à nez.

Encore un accident se dit-il, il ne se passe pas de jours sans que des imbéciles ne respectent pas la priorité des voitures qui viennent de la gauche du rond-point, et essayent de s'engouffrer les premiers dans la rue. Il haussa les épaules, retourna dans la chambre, et referma la fenêtre juste au moment où un concert de klaxons accompagné de vociférations, se faisaient entendre.

Je me disais bien aussi que le calme n'allait pas durer bien longtemps, pensa-t-il, et pourtant j'en aurais bien besoin, je suis fatigué du bruit de cette ville ! Où es-tu mon petit village jurassien où il faisait si bon vivre !

Depuis 2 ans que Guillaume avait quitté, Montrond, une petite commune de Franche Comté, pour suivre des études universitaires, il avait du mal à s'adapter au rythme de la

vie parisienne. Evidemment cela avait bouleversé sa vie, lui le « paysan » dont une partie de l'enfance s'était passée dans son village un peu perdu entre deux forêts, à mi-chemin de Champagnole et de Poligny, ce chef-lieu de canton du Jura, dont la collégiale attire l'été quelques touristes, amateurs d'art ancien. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il avait été séparé de tout ce qu'avait représenté, pour l'enfant puis pour le jeune écolier, le cadre enchanteur des grands bois. Il faisait si bon s'y rouler l'hiver dans la neige et, l'été, jouer ou somnoler à l'abri des épicéas dont certains s'élèvent à plus de 40 mètres.

Son père, qu'il vénérât, désirant pour son fils un autre avenir que celui de bûcheron, métier qu'il exerçait, lui, depuis l'âge de quinze ans, avait exigé qu'il poursuive des études dans le collège du département.

– Mon petit, avait-il dit à Guillaume, je sais que depuis l'enfance, tu rêves de manier à ton tour la hache et la scie, mais avec les grandes entreprises qui contrôlent maintenant toutes les forêts de la région, ce métier ne pourrait t'apporter que des déboires.

Constatant la déconvenue de son fils, Justin Courbeau expliqua :

– Suivant les besoins des industries du bois toujours demanderesse, nous abattons de façon inconsidérée des arbres mêmes parfois centenaires, et également de pauvres petits arbustes auxquels on a pas laissé le temps de devenir adultes, c'est lamentable ! Tout cela pourquoi ! Pour faire, du contreplaqué ou de la pâte à papier pour les journaux et revues de toutes sortes qui traînent partout et que personne ne lit convenablement ! Nos épicéas résineux sont pourtant très utiles à toutes sortes de choses surtout depuis que nous abusons du plastique, pourquoi ne pas les laisser grandir au lieu d'en faire des arbres de Noël ! Ne sont-ils pas superbes quand il défient le ciel de leurs cimes majestueuses ! Non Guillaume je ne veux pas que tes

mains deviennent calleuses pour le plus grand bonheur de mercantis qui profiterons de ta sueur pour s'enrichir. !

Guillaume paraissant consterné d'apprendre qu'il ne pourrait exercer le métier de son père, ce dernier argumenta :

– Puisque tu as toujours été dans les premiers de la classe, il me semble donc normal que tu poursuives ton instruction dans un collège où tu pourras obtenir le brevet et, même, pourquoi pas, plus tard le baccalauréat. Tu sais les diplômes, à notre époque sont pratiquement indispensables, et permettent toutes les ambitions. Pour ma part je regrette que mes parents « Dieu ait leur âme » n'aient pu me laisser poursuivre des études après mon certificat, car comme toi j'avais des dispositions, mes livres de prix que tu as dévorés dès que tu as su lire, prouve que je n'étais pas un cancre. Je voudrais surtout que tu comprennes bien que mon seul but est de te sortir de cette vie médiocre qui est notre lot. Ton frère aîné n'a jamais montré aucune disposition pour les études et j'ai dû me fâcher bien des fois pour qu'il apprenne ses leçons et fasse ses devoirs. Après avoir été recalé deux fois, il a finalement obtenu péniblement son certificat d'études à l'âge de 14 ans. Tu vois maintenant à quoi il en est réduit, à 16 ans il travaille comme grouillot dans une scierie à Dôle où sans être maltraité, il est le garçon à tout faire des autres employés. Je ne pense pas que son sort soit enviable, car avant d'être, peut-être un jour compagnon, il devra subir pendant plusieurs années les rebuffades de son employeur et de ses camarades.

Pour finir, pour prouver à son fils qu'il comprenait sa désillusion, il ajouta :

– Tu sais combien je vous aime tous, et je ne voudrais pas que ma décision te cause trop de peine, mais je viens de te donner les raisons qui, en père responsable, me poussent à agir ainsi. Tu es trop intelligent pour ne pas admettre que j'ai raison. Tu aimes énormément la forêt, et je suis conscient que le décor qui nous entoure va te man-

quer, mais tu reviendras chaque fin de semaine, et toutes les vacances. Crois-moi tu retrouveras alors avec encore plus de plaisir tes amis les arbres. Pourquoi d'ailleurs ne deviendrais-tu pas ingénieur agronome en te spécialisant sur les forêts. Tu pourrais passer le restant de ta vie parmi ces superbes espèces que j'aime moi aussi avec passion.

Le discours de son père, ayant contribué à atténué le chagrin qu'il ressentait à la perspective de quitter le lieu de son enfance, Guillaume se retrouva à 12 ans interne à Lons-le-Saulnier dans une institution religieuse. Souvent le soir, avant de s'endormir dans le dortoir, Il revoyait les combes voisines de la ferme de ses parents, où il courait s'ébattre dès la sortie de l'école. Comme il était content les fins de semaine, quand il apercevait la voiture de sa mère stationnant devant la porte du collège, qui venait le chercher pour le ramener à la maison. Il ne savait pas ce qu'il appréciait le plus, les caresses prodiguées par sa douce maman, ou la perspective de pouvoir aller bientôt courir dans le bois retrouver son père au travail.

Les années passant il s'habitua à ce que sa vie soit partagée entre les études citadines et les retours au bercail. A 15 ans il passa brillamment son brevet et continua d'engranger du savoir dans le même établissement, où quelques années plus tard il décrochait un baccalauréat avec mention. Il venait de boucler sa deuxième année, et lui restait encore trois années à accomplir dans une école d'ingénieurs agronomes, plus probablement deux autres années s'il voulait se spécialiser dans la filière bois.

Guillaume avait trouvé à louer cette petite pièce mansardée, assez loin de l'Ecole qu'il fréquentait, mais il préférait cela aux chambres de l'université, car il était complètement libre de ses mouvements, aucune contrainte ne le gênait dans ses déplacements. Une autre raison l'avait incité à vouloir sa complète liberté, c'est que depuis quelques mois il était tombé amoureux fou d'une étudiante de son école qui comme lui était passionnée par la forêt, et

les deux jeunes gens pouvaient conjuguer là le verbe aimer loin des regards indiscrets.

Sandrine était une jeune fille sérieuse mais, bien de son époque, ne voyait aucun mal à goûter, dans les bras d'un jeune de son âge, au plaisir réservé dans le passé aux seuls couples unis par les liens du mariage. Cette pratique est désuète avait elle coutume de dire, pourquoi le fait de passer devant Monsieur le Maire, un inconnu qui se fiche pas mal de vos secrètes pensées, servirait-il à renforcer l'attrait que deux êtres éprouvent l'un pour l'autre. Il n'y a qu'à voir le nombre de divorce pour se rendre compte, à quel point ce cérémonial est devenu stupide ! Rien n'empêche d'ailleurs de convoler plus tard en « justes noces » selon la formule consacrée, si les intéressés, lorsqu'ils ont l'intention de procréer, estiment que cela est nécessaire !

S'étant fait ainsi sa propre morale, la jeune fille n'en était pas moins exclusive et exigeait de Guillaume une complète fidélité. Si parfois il laissait attarder son regard sur une autre femme elle n'hésitait pas à lui en faire le reproche.

Guillaume aimait bien Sandrine, la parant de toutes sortes de qualités ; agréable à contempler, soignée, intelligente, maîtresse parfaite..., mais par moments cependant il était lassé de cette jalousie qu'il jugeait déraisonnable.

– Si tu continues à me faire des scènes pour un oui ou pour un non, c'est pour le coup que j'irai voir ailleurs ! Je veux vivre pleinement et contempler la beauté sous tous ses aspects, que ce soit chez une femme, dans le feuillage d'un arbre, ou bien dans une peinture, une sculpture, que sais-je ! Mes yeux sont faits pour voir et me rassasier de tout ce que la nature met sur ma route, d'éclat, de majesté ou de splendeur. N'attends pas de moi que je reste de glace devant une merveille quelle soit faite de chair, ou de toute autre matière. Chaque fois que mon regard croisera une belle apparition féminine tu ne pourras pas

m'empêcher de penser : « Quelle splendide créature » cela ne retirera rien de l'affection que j'ai pour toi.

– Alors tu ne m'aimes pas autant que je t'aime, moi je ne regarde pas les autres hommes !

– Rien ne t'en empêche, je ne suis pas jaloux moi, ce n'est pas un regard que tu jetterais sur un autre homme qui me ferait douter de ta fidélité.

– Que veux-tu, je t'aime trop pour te partager, j'ai toujours peur que tu succombes au charme d'une « splendide créature » comme tu viens de le dire.

Ce genre de discussion revenait de temps en temps, et à chaque fois, Guillaume haussait les épaules, résigné car il savait bien que la jalousie était une sorte de maladie pratiquement impossible à guérir. Il était aussi très embarrassé car à plusieurs reprises Sandrine avait manifesté le désir de connaître l'endroit où il était né et où il avait passé une grande partie de son enfance. Curieusement en effet, en dépit de son attitude volontairement indépendante, faisant fi de toutes les contraintes passées, Sandrine avait le culte de la famille et souhaitait vivement rencontrer les parents de Guillaume. Le jeune homme aurait donc dû être très content de faire partager à sa compagne le plaisir qu'il avait à se replonger dans ce milieu Jurassien qu'il adorait, mais il y avait un hic ! Depuis de nombreuses années, pour ne pas dire depuis toujours, il avait à Montrond une amie d'enfance qui amoureuse de lui, l'avait choisi pour mari. Malgré les réticences qu'il avait manifestées, elle s'était obstinée et le harcelait de lettres passionnées en lui demandant de fixer une date pour leur mariage. Il aimait beaucoup sa petite Sylvie, témoin de tous leurs jeux et projets enfantins, mais jamais, dans son esprit, il n'avait pensé en faire la compagne de sa vie. Comment dans ces conditions avertir Sandrine, affligée de cette jalousie morbide, qu'elle se trouverait en butte aux attaques d'une Sylvie qui jamais ne se résignerait à perdre le fiancé qu'elle s'était donné ! Le problème était insoluble et déjà

par deux fois il avait du remettre, sous différents prétextes, un voyage à Montrond, ses parents étant désolés de ses reports successifs. Guillaume avait beau se torturer l'esprit il ne savait pas comment résoudre le problème causé par deux femmes aussi intransigeantes l'une que l'autre.

En dépit de la jalousie de Sandrine il ne pouvait se passer d'elle, et leurs étreintes renouvelées sans cesse, finissaient par les souder si bien l'un à l'autre, qu'à chaque fois Guillaume en ressortait plus soumis que jamais, prêt à se plier à tous les caprices de sa maîtresse. La mort dans l'âme conscient qu'un cataclysme allait fondre sur lui il avait promis à Sandrine d'aller passer les prochaines vacances d'été dans le Jura.

En cette chaude journée de Juin, Gérard couché sur son lit attendait Sandrine en réfléchissant. La fenêtre refermée, les bruits de la rue n'arrivaient plus qu'assourdis, et ne gênaient pas sa concentration. L'année scolaire allait bientôt se terminer, et cette fois il ne pouvait plus reculer, ni Sandrine ni ses parents n'accepteraient de nouveau les pauvres raisons qu'il avait invoquées à Noël et à Pâques, pour éviter de se rendre à Montrond. Tant pis il allait devoir affronter la colère de Sylvie, car malgré les réponses dilatoires qu'il lui avait adressées, elle avait jusqu'ici fait comme si elle ne les avait pas lues. Il se souvenait encore des phrases de la dernière lettre reçue début mai dans laquelle elle lui reprochait son absence lors des fêtes de Pâques. Afin d'en relire les termes exacts, il glissa sa main sous le tiroir de son armoire pour en retirer la fameuse missive fixée avec du collant. Il l'avait cachée là, afin qu'elle ne tombe pas entre les mains de Sandrine qui furetait parfois un peu partout. Evidemment il aurait pu la détruire, mais il ne savait pas pourquoi, il avait préféré la conserver, dans le cas où il aurait été obligé de la montrer à sa compagne.

« Mon petit Guillaume chéri, écrivait Sylvie, je devrais t'en vouloir de m'avoir délaissée pendant les congés de Pâques, moi qui me faisais une telle joie à la pensée de t'embrasser et de passer avec toi quelques heures merveilleuses. Le prétexte, d'études impossible à différer, dont tu t'es déjà servi à Noël, m'a semblé bizarre, et j'ai un instant pensé que tu voulais me fuir. J'ai vite retiré cette idée de ma tête, car je sais que nous sommes trop unies depuis des années pour qu'une chose pareille puisse t'avoir effleuré un seul instant. Tu sais bien que je ne pourrai vivre sans toi et que si par malheur il t'arrivait quelque chose je n'aurai plus qu'à mettre également fin à mes jours. Mon chéri je vais attendre impatiemment l'été, car cette fois je suis sûre que tu viendras me retrouver et que nous pourrions courir de nouveau dans nos chères forêts et nous embrasser tout à notre aise ! Pourquoi d'ailleurs n'en profiterions-nous pas pour fixer une date à notre union ? Je suis impatiente de devenir ta femme, et de te donner rapidement le beau bébé dont nous serons très fiers. Je t'embrasse mon amour avec toute la force dont je suis capable. Ta petite Sylve, comme tu aimes m'appeler. »

Furieux, Guillaume lança la lettre sur le lit. Pourquoi cette idiote s'obstine-t-elle à me vouloir pour époux, je ne lui ai jamais rien promis ! Bien sûr, nous nous sommes plusieurs fois embrassés comme de bons camarades. Beaucoup d'enfants font de même quand ils sont jeunes, et adolescents nous avons continué à le faire, comme j'embrasse d'ailleurs mes parents et certains amis. Oui je sais, continua-t-il à se remémorer, nous avons souvent parcouru la forêt, seuls, la main dans la main, et j'aimais bien sa compagnie, elle est si vivante si gaie ! Oui je l'ai toujours trouvé charmante et je sais que ses parents et les miens verraient notre union avec plaisir, mais j'ai toujours changé de conversation quand les allusions devenaient trop précises. Non, non, je ne me souviens pas m'être laissé aller une seule fois à faire croire qu'elle était « ma pro-

mise » comme l'on dit encore là-bas ! Bon sang, se reprocha-t-il, j'aurais dû mettre les points sur les « i », avant de partir, me voilà propre maintenant ! Comment annoncer à Sandrine qu'elle a une rivale ? Elle va être furieuse, surtout jalouse comme elle est ! Jamais je ne vais arriver à lui faire croire que je n'y suis pour rien, et je ne veux pas la perdre malgré son caractère un peu trop possessif ! Il réfléchit puis se dit : Après tout elle va arriver d'un moment à l'autre et je vais lui montrer cette lettre, tant pis il vaut mieux crever l'abcès maintenant avant d'aller là-bas. Quand sera passée la scène, qu'elle va sans doute me faire, je pourrai respirer un peu et je n'aurais plus que Sylvie à affronter lorsque nous irons à Montrond. Celle-ci comprendra vite en me voyant en compagnie de Sandrine, et devra se rendre à l'évidence. Je lui ferai observer d'ailleurs qu'elle n'avait qu'à lire mes lettres plus attentivement, car depuis les dernières vacances je n'ai jamais répondu à ses avances, et lui ai même écrit une fois que je n'envisageais pas de me marier pour le moment ni même de rester définitivement à Montrond. Tant pis après tout si elle n'a pas voulu en tirer les conclusions qui s'imposaient d'elles-mêmes !

Il en était là de ses réflexions quand il entendit la clé tourner dans la serrure. Vite il cacha le lettre dans sa poche, ses bonnes résolutions envolées, tant il avait peur de la colère de Sandrine et surtout il ne voulait pas la voir fuir avant qu'il ait pu assouvir le désir qui le tenaillait depuis le matin. En effet il était impatient de serrer contre lui le corps harmonieux de sa maîtresse et de vivre avec elle les instants merveilleux qui les liaient l'un à l'autre.

Elle apparut souriante, le visage légèrement rosée d'avoir monté rapidement les six étages, en s'exclamant :

– Faut-il que je t'aime mon Guigui, pour accepter de te rejoindre dans cet endroit si haut perché, et surtout par cette chaleur !

Elle s'assit sur le lit, se dévêtit sans pudeur, et abandonnant tous ses vêtements elle se précipita sous la petite douchette dissimulée dans un recoin de la pièce, où elle s'aspergea longuement. Revenant encore toute humide vers Guillaume qui la contemplait amoureusement elle s'écria :

– Fais-moi vite l'amour, chéri, j'ai besoin de sentir tes mains sur ma peau, et tes baisers sur ma poitrine sur mon ventre, un peu partout. Prends-moi, comme tu sais si bien le faire, avec douceur ; tu me rends si heureuse que je voudrais parfois mourir à ce moment là.

Guillaume ne résista pas à l'invitation, et une fois de plus les deux amants plongèrent avec délices dans cette communion des sens où plus rien n'existe que le plaisir porté à un tel paroxysme qu'aucun mot ne peut traduire éloquemment. Plusieurs heures plus tard enfin rassasiés de leurs étreintes renouvelées, ils gisaient essoufflés sur le lit, l'un à côté de l'autre, sans rien dire, voulant prolonger dans le silence les instants inoubliables qu'ils venaient de vivre.

Au bout de quelques minutes Sandrine murmura dans un souffle :

– Guigui, j'ai faim, si tu ne dors pas, tu voudrais bien aller me faire un petit sandwich, tu dois bien avoir cela dans ton frigo ?

– Tu le sais bien mon amour, je te connais et je m'approvisionne toujours le samedi matin chez mon charcutier. Madame désire-t-elle pâté, saucisson, fromage de tête, fromage tout court, avec ou sans cornichons ?

– Tu es un amour tu penses à tout. Un petit sandwich au fromage de tête avec cornichons et une bière me conviendrait parfaitement.

– A vos|ordres princesse !

Sautant du lit, Guillaume se hâta d'aller préparer la commande, pendant que Sandrine allait une nouvelle fois asperger son corps sous la douche. Ils s'assirent ensuite

côte à côte devant l'unique table de la pièce et dégustèrent sans un mot les différentes victuailles que le jeune homme y avait déposé. Le torse nu bien musclé de Guillaume et la poitrine de Sandrine aux courbes harmonieuses dont les pointes rosées se dressaient fièrement, offraient un spectacle agréable à contempler dont toute vulgarité était exclue. Après avoir apaisé leur faim, les deux jeunes gens allèrent s'asseoir sur le vieux canapé avachi que Guillaume avait acheté une bouchée de pain chez un brocanteur, et Sandrine se coucha en travers du siège et appuyant sa tête sur les cuisses de son partenaire, elle bailla et murmura :

– Chéri, tu avais commencé l'autre jour à me raconter ton enfance et tu me décrivais avec amour les grands bois où tu courrais. Continue, j'aime bien t'écouter quand tu me parles de ta passion pour les arbres.

Guillaume sans se faire prier commença à vanter les épicéas majestueux, les sapins centenaires qui exhalaient leur odeur de résine, les... il s'arrêta car Sandrine venait de laisser échapper un ronflement indiquant qu'elle venait de s'endormir. Amusé il l'a contempla avec amour, laissa errer ses doigts sur la poitrine de la jeune fille qui poussa un soupir d'aise, quand il en caressa les pointes, puis il se leva tout doucement, reposa la tête sur le canapé et allant chercher une couverture il recouvrit le corps nu afin d'éviter qu'il ne se refroidisse.

Sans bruit il alla, se doucher à son tour, revêtit un slip et un léger sweat et s'allongea sur le lit. Les mains derrière la tête, il laissa vagabonder sa pensée, revivant les heures exaltantes qu'il venait de passer dans les bras de sa compagne, se remémorant chaque détail du corps adorable qu'il avait tenu dans ses bras. Sur le point de sombrer, lui aussi, dans le sommeil, il sursauta et se dressa sur le lit. Il venait de se rappeler la lettre de Sylvie qui gisait froissée dans la poche de son pantalon. Bon sang, il faut absolument que j'en parle à Sandrine, dans moins d'une quinzaine nous serons là-bas, je dois la mettre au courant